

Le contrat
DORIAN
GRAY

« Le dramatique de la vieillesse, ce n'est pas
qu'on se fait vieux, c'est qu'on reste jeune. »
Le Portrait de Dorian Gray, Oscar Wilde

Le contrat DORIAN GRAY

Mélanie De Coster

© Éditions Milan, 2022
1, rond-point du Général-Eisenhower, 31101 Toulouse Cedex 9, France.
editionsmilan.com

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays.
Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite.
Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm,
bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines
prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection du droit d'auteur.
Loi 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Illustration : Vincent Roché
Correction : Josselin Rieu
Mise en pages : Petits Papiers

Dépôt légal : juin 2022 • ISBN : 978-2-408-03501-3
Achevé d'imprimer au 2^e trimestre 2022
par Rodesa en Espagne.
Plus d'informations sur la fabrication de nos livres :
editionsmilan.com/comment-fabriquons-nous-nos-livres

logo PCEF

milan

PROLOGUE

Je n'aurais pas dû ouvrir la porte. Lubin me l'avait répété : « Ne laisse entrer personne, Morane. Sous aucun prétexte. Pas tant que je suis en vie. » J'aurais dû prendre ses avertissements au sérieux.

Mais Lubin n'était pas là et cette fille dehors m'intriguait. Le plancher de la terrasse luisait encore de la dernière tempête qui s'était abattue sur la côte. Blottie contre la porte, l'adolescente décharnée tressaillait de froid. Elle n'avait plus la force d'insister.

Je mordillai machinalement une mèche de cheveux. Les pointes conservaient le goût du produit appliqué dans la matinée pour les teindre en bleu. Je grimaçai en les dégageant ; mes lèvres aussi devaient être colorées maintenant. Je savais comme le vent mordait la peau après la pluie. Si elle ne se réchauffait pas rapidement, l'étrangère tomberait malade. Du peu que j'avais distingué d'elle en grimant sur une chaise pour atteindre la fenêtre au-dessus de la porte, je lui donnais moins de vingt ans. Elle n'avait pas encore reçu le traitement. Si elle s'affaiblissait, personne ne pourrait lui venir en aide. Elle était bien trop loin des villes pour trouver un médecin.

Il n'y avait personne aux alentours. Lubin s'en était assuré avant notre emménagement. La fille ne pourrait pas atteindre

d'autre refuge à moins de se lever tout de suite et de marcher plusieurs dizaines d'heures en tournant le dos à la mer.

La nuit grignotait déjà les limites du paysage. Lubin ne tarderait pas à rentrer et il chasserait l'importune. Il ne tolérerait pas d'intrus sur notre territoire. Et il avait certainement raison. Il avait ses raisons, du moins.

J'ouvris la porte.

-
PREMIÈRE PARTIE
-

CHAPITRE 1 : AIE CONFIANCE...

-

« Règle 3 : Le traitement sera appliqué à tous les enfants, sans distinction de race ou d'origine, dès que leur vingtième année sera atteinte. »

-

La fille leva les yeux vers moi. Les larmes avaient dessiné sa détresse dans la poussière de ses joues. Je patientai... presque une minute entière, un record. Puis, brusquement, je dis :

– Et alors, tu voulais rentrer, je crois. Tu attends quoi, maintenant ?

L'envie de repousser la porte pour la bloquer définitivement me démangeait. Depuis les derniers événements, je n'étais plus très à l'aise avec les étrangers. Ni avec les gens, tout simplement. À part Lubin, bien entendu. Mais c'était différent.

D'un geste nerveux, la jeune fille ramassa une veste trempée et un sac en toile qui l'était tout autant. Quand elle se redressa, ses jambes tremblaient. Elle vacilla en franchissant le seuil, coulant des regards inquiets de chaque côté. Les gouttes d'eau s'accumulaient à ses pieds. Je soupirai.

– Tu es un peu plus petite que moi. Je peux te prêter des vêtements. Sinon, il y a toujours ceux de...

Je me mordis les lèvres. Lubin n'apprécierait pas mon initiative.

– Ne reste pas bloquée ainsi. Avance. Et ferme la porte derrière toi, tu laisses entrer toute l’humidité.

Je la guidai jusqu’à la salle d’eau derrière la cuisine, puis lui ordonnai d’ôter ses frusques pendant que j’allais piocher de quoi l’habiller dans mes placards. J’y retrouvai un jean trop petit, qui datait de l’été dernier. Puis un T-shirt rouge orné du logo du groupe dont Lubin avait fait partie quand il était jeune. Je déposai le tout devant la porte de la salle d’eau, y frappai trois coups et retournai dans le salon. Je m’installai sur un tabouret de bois, penchée en avant, les poignets sur les genoux, tournée vers le couloir de la salle de bains.

Quelques minutes plus tard, la jeune fille avançait vers moi. Ses pieds nus étaient encore blancs d’humidité et de froid. Les vêtements avaient l’air à peu près à sa taille. Elle me rendit mon regard, avec une assurance feinte : la panique criait dans ses yeux. Comme dans sa main droite qui frottait le haut de son bras. Ses cheveux noirs séchaient en rebiquant au-dessus de ses oreilles. J’attendis qu’elle prenne la parole. Pas trop longtemps.

– Tu sais parler ?

L’inconnue acquiesça.

– Dans ce cas, je t’écoute. Mon coloc ne va pas tarder à revenir. Si tu veux dormir ici ce soir, ton histoire a intérêt à être bonne.

La fille serrait toujours les lèvres. Je m’approchai d’elle d’un mouvement rapide, ignorant délibérément son geste de recul.

– Moi, c’est Morane. Normalement, c’est là que tu me donnes ton nom.

– Emrys. Je m’appelle Emrys.

Je fronçai les sourcils.

– C’est un prénom de garçon, ça, non ?

– Ma mère le trouvait suffisamment joli pour une fille, ça te pose problème ?

– Désolée. Je n’ai plus trop l’habitude de... Je suis un peu maladroite. Je suppose que tu as dû traverser des moments pas très drôles, vu ton état et... tout ça. Mais j’ai besoin de te connaître un peu...

– ...avant de la faire entrer dans la maison, par exemple ?

Je savais ce que j’allais découvrir en me retournant. Lubin. Les bras croisés. Ses prunelles d’un bleu froid étaient fixées sur moi.

– Après tout, ce n’est pas comme si je t’avais dit qu’il ne fallait laisser personne entrer ici, ironisa-t-il. Je n’ai peut-être pas été assez explicite. « Personne », c’est un mot un peu vague, ça doit être pour ça.

Il me dépassa sans s’arrêter. Des boucles blondes, en rébellion suite à sa promenade dans l’air humide, encadraient son visage. Il surplombait l’inconnue d’au moins trente centimètres. Elle semblait encore plus fragile dans son ombre.

– Que faites-vous chez moi ?

La froideur de sa voix le vieillissait au-delà de la vingtaine d’années qu’il affichait.

Je ne pus m’empêcher d’intervenir.

– Oh, allez, Lubin. Regarde-la. Elle ne peut pas nous faire de mal. On dirait un oisillon tombé du nid. Détends-toi.

C’était plus fort que moi. J’avais invité Emrys, je devais la protéger. Lubin ne se retourna même pas.

– Pour le moment, c’est encore moi qui juge si une personne est une menace ou non. Et tu es bien placée pour savoir qu’il ne faut pas se fier aux apparences, il me semble.

Il avait raison, bien sûr. Mais là, c’était différent.

– Elle est trop jeune pour...

– Oui, elle n’a pas reçu le traitement. Ce qui ne veut pas dire pour autant qu’elle est fiable.

– J’ai juste besoin d’un endroit où... Je ne resterai pas longtemps.

Lubin se crispa quand Emrys prit la parole.
– Ça, c'est certain.
Emrys se réfugia dans la salle d'eau en marmonnant :
– Je récupère mes affaires et je vous laisse.
Je bondis.
– Non, attends ! Lubin, tu ne peux pas laisser cette fille toute seule dehors... Tu as quel âge, d'abord ?
– Dix-sept ans.
– C'est vrai ? Ça veut dire qu'on a le même âge !
– Comme c'est mignon... Je vous sers un chocolat chaud ou je vous lis un conte de fées ?
Je me retournai vers Lubin.
– Tu sais comment c'est, dehors, la nuit ! Tu ne m'autorises pas à mettre un orteil à l'extérieur. Et tu voudrais la virer ? Lubin...
Je me rapprochai, lui seul devait entendre la suite.
– Si elle est là, c'est qu'elle n'a plus de parents. Elle est toute seule. Quand ça m'arrivera... tu ne souhaiterais pas que quelqu'un m'ouvre sa porte et s'occupe de moi ?
Mes arguments étaient déloyaux. Nous avions un accord depuis notre arrivée dans la maison de la plage : ne jamais évoquer l'après. Je fus moi-même surprise de la brisure dans ma voix. Le regard de Lubin fouilla le mien, et il se contenta d'acquiescer, sans un mot, avant de se réfugier dans la cuisine. En cognant le mur du poing au passage.
Je retins une grimace et me tournai vers Emrys.
– Je suis désolée que tu aies assisté à... tout ça. Il est un peu... Non, il est très protecteur. Tu peux rester cette nuit. Je t'apporterai une couverture et tu dormiras dans le salon.
Emrys sourit.
– J'ai connu pire.

Sa voix tremblait.
– Merci de m'avoir défendue. Je ne veux pas causer de problème entre toi et ton coloc.
Je ne sais pas pourquoi, ça m'ennuyait soudain de faire passer Lubin pour un simple coloc.
– Ce n'est pas mon coloc. C'est mon père.
– Ton père ? Mais...
– Oui, je sais, normalement il aurait dû accepter les quinze ans de vieillissement au moment où je suis née. Disons que... il a eu droit à une dérogation.
J'avais déjà trop parlé. Je filai à la cuisine.

Comme je m'y attendais, Lubin était figé devant l'antique cuisinière à bois.
– Je déteste que...
– Je sais.
Il pivota pour me faire face.
– Il faudra quand même qu'on en parle. Tôt ou tard. On ignore combien de temps il me reste.
– Pas ce soir, Lubin.
– Bien sûr, on n'a qu'à attendre la fin du monde, on n'est pas pressés.
– J'aime quand tu es sarcastique. Tu ne veux pas remuer un peu les sourcils en plus ? Ce serait parfait.
Lubin se prêta à mon jeu, devant mon sourire. Il était en train de se calmer.
– Juste ce soir, Morane. Et puis elle repart. Que sais-tu d'elle ? Elle pourrait être envoyée par...
– Ils ne vont pas engager des gamins ! Les jeunes ne sont pas dignes de confiance, d'après eux, tu te souviens ?
– Ce n'est pas un jeu. Et cette fille n'est pas un chaton égaré que tu as trouvé dehors.

En effet, elle était beaucoup, beaucoup plus que ça. Mais je l'ignorais encore.

Le repas fut tendu. Lubin restait renfrogné et Emrys intimidée. Mes bavardages ne parvenaient pas à alléger l'atmosphère. Même mon exposé sur les livres de notre bibliothèque et sur *Orgueil et préjugés* (mon roman favori) ne dérida pas Lubin. C'est seulement quand il fut monté à l'étage qu'Emrys se détendit un peu. Elle se rapprocha de moi sur le canapé et, tout en surveillant par-dessus son épaule que Lubin ne revenait pas, chuchota fébrilement :

– Il est furieux que je sois là.

– Oui, il se méfie. On a eu quelques... mauvaises surprises.

Emrys demeura longtemps silencieuse avant de poursuivre.

– Il est parti faire quoi là-haut ?

– Oh, ça ! C'est son antre secret !

Elle sursauta.

– Non, je rigole, il est juste allé lire au calme dans sa chambre.

J'espérais que la pénombre camouflait mes joues rougies. Heureusement, Emrys n'insista pas et je la quittai pour la nuit. Je me demandais si elle serait encore là à mon réveil. Quand je lui descendis une couverture supplémentaire, je m'attardai plus longtemps que nécessaire.

– Je regrette que... Tu as l'air sympa. J'aurais aimé avoir le temps de mieux te connaître.

Elle était la seule présence féminine depuis des mois, et en plus elle avait mon âge. J'aurais voulu qu'elle reste avec nous. Sans plus réfléchir, je l'enlaçai.

– Je suis désolée pour tout ça. J'aurais aimé pouvoir t'aider davantage.

Je repartis en courant vers l'escalier. J'étais un peu honteuse de mon élan. L'isolement me faisait souffrir plus que je ne le

pensais. Je rejoignis ma chambre à regret, persuadée que je ne fermerais pas l'œil de la nuit. J'avais tort. Car un vacarme épouvantable au rez-de-chaussée me réveilla en sursaut quelques heures plus tard.

CHAPITRE 2 : JUSTE DES BRUITS DANS LA NUIT

-

« Règle 12 : Les seules personnes qui pourront avoir accès à des soins médicaux seront les enfants avant leur traitement, et uniquement si leur état de santé laisse supposer qu'ils seront au meilleur de leur forme lorsqu'ils atteindront l'âge de vingt ans. »

-

Qu'est-ce qui me tira du sommeil ? Le bruit de la vitre brisée, celui des meubles renversés ou les cris ?

On nous avait retrouvés.

Malgré toutes nos précautions, nous avons été repérés. Je m'assis dans mon lit, serrant la couverture. Lubin avait essayé de me préparer à cette éventualité. Pourquoi ne savais-je plus ce que je devais faire ? Me barricader ? Sauter par la fenêtre pour m'enfuir dans la nuit ? Rejoindre un autre refuge ? Affronter les intrus ?

Quand ma porte s'ouvrit, je hurlai.

- Ce n'est que moi. Tu vas bien ?

La silhouette de Lubin se détachait dans l'entrée. Une forme sombre descendait de son bras vers le sol. La hache qu'il conservait à portée de main pour ce genre de situation. Je hochai la tête, incapable d'articuler un mot.

- Bien. Ne bouge pas.

Il s'éloigna d'un pas souple, refermant la porte derrière lui. Je restai recroquevillée. Les bruits continuaient. Il y avait des échanges de voix masculines, des objets qui se brisaient, d'autres sons plus sourds... Je ne quittais pas des yeux la poignée de la porte, prête à sauter au cou de Lubin quand il reviendrait. Les ombres jouaient à saute-poussière, le bois des murs craquait et moi, je retenais ma respiration. Soudain, la maison se tut. Il y avait deux options. Lubin s'était débarrassé des intrus. Ou l'inverse.

Ma porte ne m'avait jamais paru aussi loin. Je n'étais pas prête à affronter ce qui m'attendait derrière. Mais je devais savoir.

Mes pieds nus écrasaient les marches de l'escalier. Je tendais l'oreille, espérant entendre la voix de Lubin.

Mais j'entendais seulement le vent qui soufflait à l'intérieur du salon, et des sanglots étouffés... Il y avait au moins une personne encore vivante.

Le canapé était renversé. Ce fut la première chose que je vis en atteignant le salon. Avant d'apercevoir Lubin penché à côté. Plié en deux. Peut-être blessé ? Je courus vers lui, attrapai son bras, expulsai mon angoisse dans un murmure.

– Lubin ?

– Tout va bien. Ils se sont enfuis dès que je suis arrivé, j'ai dû leur faire peur. Ils pensaient sans doute que je dormais. C'est pour elle que je m'inquiète.

Emrys était allongée sur le sol. Une tache sombre engloutissait le motif du T-shirt que je lui avais prêté.

– La trousse de secours. Dans la salle de bains. Maintenant, Morane.

L'ordre, proféré d'un ton sec, me sortit de ma torpeur. Lubin savait ce qu'il devait faire. Pas moi. Mes mains tremblaient quand je lui tendis les bandages et le désinfectant.

Lubin souleva délicatement le T-shirt d'Emrys, qui collait contre sa peau. Il soupira entre ses dents en examinant la blessure à la lumière de la lune. Je levai les yeux vers le plafond et je compris pourquoi nous restions dans le noir. L'ampoule avait explosé. Il devait y avoir une lampe-tempête dans l'entrée, des bougies dans un tiroir de la cuisine... Mais j'étais incapable de la moindre initiative.

Lubin tâta les bords de la blessure béante.

– Ça va faire mal, petite. Tu es prête ?

Après le hochement de tête d'Emrys, il vida la bouteille de désinfectant sur la plaie. Le produit moussa, éliminant une partie du sang. Une partie seulement, car il revenait aussi vite qu'il disparaissait. Lubin extirpa d'une trousse une aiguille et du fil, les aspergea à leur tour de liquide après avoir enfilé des gants. Puis il commença à recoudre Emrys. Elle ne parvint pas à retenir un gémissement. Peut-être pouvais-je être utile, finalement. Je m'agenouillai à côté d'elle et lui pris la main.

– Regarde-moi. Je t'ai parlé de mon livre préféré, tout à l'heure. Tu l'as déjà lu ?

Emrys secoua la tête, les lèvres serrées pour ne pas crier. Et je me mis à lui raconter l'histoire du roman de Jane Austen. Je le connaissais presque par cœur. Le regard d'Emrys ne quittait pas le mien. Nous étions dans une bulle, parvenant presque à oublier les sursauts de douleur qui l'ébranlaient et refermaient ses doigts sur les miens. Ses mains étaient glacées alors que des gouttes de sueur perlaient sur ses tempes.

Quand j'eus terminé le résumé d'*Orgueil et préjugés*, nous étions seules dans la pièce. Son travail achevé, Lubin avait disparu dans la maison. Je ne l'avais pas vu partir. Je me levai, les jambes ankylosées.

– Ne me laisse pas. S'il te plaît, souffla Emrys.

Je me réinstallai à ses côtés et m'allongeai en nous enveloppant dans la même couverture, puis fermai enfin les yeux. Je pensais que le sommeil était parti avec les fuyards. Une odeur de café chaud me réveilla pourtant quelques heures plus tard.

CHAPITRE 3 : COMMENT LUTTER CONTRE LA FIÈVRE

-

« Règle 15 : Pour le bien de tous, les médicaments seront évidemment limités. Les corps les plus en forme et les plus à même de rester jeunes sont ceux qui ont appris à puiser dans leurs ressources. »

-

Lubin était debout à l'entrée du salon, ses pieds nus à quelques centimètres des débris de verre. Une tasse en métal remplie de café réchauffait ses mains.

- Je ne sais pas comment tu peux avaler ça.

Ma bouche était encore pâteuse. Lubin me comprit pourtant : cette phrase faisait partie de nos rituels matinaux.

- Tu verras quand tu seras grande.

La réponse aussi.

- Je voulais te dire que tu as très bien réagi, hier soir. C'était une bonne idée de ne pas allumer de lampe.

- L'ampoule était brisée, ce n'était pas mon idée.

Lubin n'esquissa même pas un petit sourire.

- Si on avait utilisé la lampe-tempête, on aurait attiré l'attention. Certes, ils étaient partis, mais bon... J'ai connu de meilleures conditions pour opérer, mais je m'en suis sorti, je crois. Par contre, elle ne pourra pas repartir ce matin.

Je me tournai vers Emrys, toujours couchée dans le salon. Quelques mèches courtes se collaient à son front et je me

rapprochai pour les repousser doucement, tentant d'évaluer l'étendue des dégâts.

J'entendis alors Lubin, mais le début de sa phrase m'échappa.

– ... et je ne crois pas aux coïncidences.

Il fronça les sourcils devant mon air interrogatif.

– C'est étrange que l'on se fasse attaquer juste après son arrivée. Alors que nous sommes ici depuis des mois.

– Peut-être que des gens l'ont suivie.

– C'est aussi ce que je pense. La question étant de savoir si elle les a laissés la suivre...

– Lubin! Regarde-la. Si elle avait un lien avec les événements de cette nuit, tu crois qu'elle serait dans cet état?

Il évita mon regard.

– Non, sans doute pas. Mais je paierais quand même cher pour savoir si c'étaient de simples cambrioleurs, ou si c'étaient eux, et...

La fin non prononcée de sa phrase flottait entre nous. *Et s'ils vont revenir.*

Nous avions du pain sur la planche pour éliminer les débris de la nuit. Je m'activais en silence, afin de laisser Emrys se reposer. Lubin démembra un meuble en bois et calfeutra avec ses planches la fenêtre détruite dans l'attaque.

Je m'approchai de la baie vitrée. Le paysage m'avait toujours apaisée. Ce jour-là, pourtant, le sol hérissé d'oyats me semblait menaçant. J'y pressentais la présence d'ennemis rampant entre les herbes hautes. Un gémissement d'Emrys me sortit de mes songeries. Elle brûlait de fièvre sous les couvertures qu'elle repoussait. Je criai pour appeler Lubin. Il se rua dans la pièce, sa hache à la main, tournant la tête dans tous les sens.

– Où sont-ils?

– Non, ce n'est pas... C'est Emrys. Elle ne va pas bien, Lubin, je...

– Oh, c'est tout. C'est normal.

– Quoi?

L'indignation bloquait les mots dans ma gorge.

– Son corps a été attaqué, il se défend. Si elle n'avait pas de fièvre, là, je m'inquiéteraais.

– Mais... Il ne faudrait pas lui donner des médicaments? Au moins de l'aspirine?

Lubin se figea.

– On doit les économiser, Morane. On pourrait en avoir besoin plus tard.

– Mais tu as autant de médicaments qu'un laboratoire pharmaceutique. Tu ne vas pas me dire qu'on ne peut pas en partager quelques-uns... Imagine si c'était moi, sur ce canapé, Lubin.

– Je fais mon maximum, Morane. Si j'estime que son état devient inquiétant, j'agirai. Pour le moment, son cerveau est parfaitement capable de résister à quelques degrés de plus. Crois-moi, je sais ce que je fais.

Sa voix un peu trop sourde trahissait un léger doute. Ses épaules s'affaissèrent quand il quitta la pièce. Je m'éloignai d'Emrys le temps d'aller tremper un morceau de tissu dans de l'eau fraîche. Lubin savait ce qu'il faisait. Je gardais confiance. Même si les heures étaient ponctuées par les gémissements d'Emrys. Même si je ne pouvais rien faire d'autre que renouveler le linge mouillé contre son front, et parler, parler, parler. Pour occuper le silence, pour oublier que cette fille souffrait et que nous avions choisi de ne pas la soulager.

Je perdis le compte des heures. Lubin revint avec un bol de bouillon.

– Elle a besoin de se nourrir. Elle ne doit pas s'affaiblir.

– Emrys, elle s'appelle Emrys, pas « elle ». Peut-être que si tu acceptes de dire enfin son prénom, tu te rappelleras qu'elle est un être humain et qu'elle a besoin de notre aide.

Ma mâchoire crispée m'empêchait de bien articuler. Mais c'était suffisant pour que Lubin me comprenne.

– Morane, je t'ai expliqué...

– Oui, je sais. Et il faut toujours suivre la voie de la raison, n'est-ce pas ?

Je me levai pour m'isoler dans les toilettes. Mes mains tremblaient sous l'eau froide. Dans le miroir, je voyais une fille paumée, avec des mèches bleues se mêlant à ses boucles blondes, des yeux couleur de mer qui semblaient sur le point de se noyer. Je devais me ressaisir. J'essuyai d'un revers de manche une larme qui tentait de s'inviter.

Mon pas était plus vif quand je revins. Lubin était agenouillé à côté du canapé. Il avait adossé Emrys à quelques coussins et s'efforçait de lui faire avaler de la soupe. Elle paraissait déglutir par réflexe. Presque à chaque cuillerée. Parfois, le liquide coulait sur son menton et Lubin l'essuyait doucement. Il ne se tourna pas vers moi pour me parler.

– J'ai mis un peu d'anti-inflammatoire dans son bouillon. Pas beaucoup. Je ne veux pas masquer d'éventuels symptômes.

Il laissa planer un silence avant de reprendre.

– Je t'ai laissé un bol sur la table de la cuisine. Il doit être encore chaud. Tu peux y aller tout de suite. Ou m'attendre et je viendrai manger avec toi.

Je déglutis.

– Lubin, je...

– Je ne suis pas aussi insensible que tu le penses, Morane. Même si, pour toi, c'est sans doute plus facile de croire que j'agis uniquement pour te pourrir la vie.

Il se tourna vers moi.

– Je cherche juste à ce que tu aies une vie.

Je hochai la tête.

– Je sais. Je t'attends dans la cuisine.

CHAPITRE 4 :

ÊTES-VOUS PRÊT À VIEILLIR ?

–

« Règle 30 : La prolongation de jeunesse ne peut excéder cinq décennies. Chaque personne traitée sera prévenue de ce qu'il adviendra à l'issue de celles-ci. »

–

Emrys bougeait à peine, toujours clouée au canapé, mais elle retrouvait la parole. Parfois, des vagues de douleur la submergeaient. Lubin lui donnait des médicaments avec parcimonie et je l'acceptais. Presque. J'avais déménagé couvertures et coussins au pied du canapé, pour veiller sur elle de jour comme de nuit.

Après une semaine, je commençais enfin à me détendre. Lubin était loin de partager mon optimisme.

– Ils vont revenir, c'est sûr.

C'était le matin. Nous terminions notre petit déjeuner dans le salon. J'étais accroupie à côté de la table basse. Je souris.

– Tu dis ça juste parce tu cherches une excuse pour sortir et examiner les environs. Ça fait plus d'une semaine que tu n'as pas mis les pieds dehors. Je suis étonnée que tes baskets n'aient pas déjà décidé de partir sans toi et d'aller trouver un nouveau propriétaire. Tu les déçois beaucoup, tu sais.

– Bon sang, Morane, à ton âge tu devrais savoir quand il faut être sérieuse. On ne peut pas toujours faire de l'humour.

Je sursautai. Pourquoi un tel éclat ? Il ne m'accorda pas le droit de répondre.

– Tu crois vraiment que je pourrais sortir et vous laisser seules ici ? Avec n'importe qui en train de nous guetter ? Et toi qui n'es même pas capable de maintenir une porte fermée quand je te le demande !

Mes doigts se crispèrent sur le bol.

– Je pensais que nous avions déjà eu cette conversation. Tu vas me le reprocher indéfiniment ?

– Juste le temps nécessaire pour que tu grandisses.

Le ton avait monté. Emrys en lâcha sa tasse de café, qui se renversa sur la couverture.

– Je ne veux pas... Je ne veux pas être une source de disputes entre vous. Lubin, tu as dit que je pourrais me lever aujourd'hui, n'est-ce pas ?

Elle n'attendit pas sa réponse.

– Laissez-moi un jour ou deux pour me remettre encore un peu et je partirai. Je vous promets que...

Elle hésita, puis capta mon regard.

– Je ne voulais pas ce qui est arrivé. Il faut que tu me croies.

Je la rassurai, pendant que Lubin remontait vers son bureau et fermait sa porte.

Hélas, ce bruit en cacha un autre. Celui d'une autre porte qui, elle, s'ouvrait. Celle de l'entrée.

L'homme qui pénétra dans la pièce présentait tous les attributs de la vingtaine : une peau lisse, des yeux brillants, des cheveux souples... Seul le tremblement de ses mains trahissait son âge véritable. Emrys l'aperçut la première et son regard écarquillé m'alerta. Je me retournai. L'intrus nous menaçait d'un outil électrique avec lequel il avait dû forcer la porte.

– Nous n'avons rien de valeur ici. Vous feriez mieux de partir.

Je passai mentalement en revue la liste de toutes les armes potentielles camouflées dans des endroits stratégiques. Les leçons de Lubin allaient enfin servir.

– Vous devez m'aider. Je ne veux pas mourir. Je ne veux pas vieillir.

– Je ne peux rien pour vous, le processus est irréversible, vous le savez.

Ce n'était pas la première fois que je faisais face à un individu au seuil de sa soixante-dixième année. Ils acceptaient rarement avec joie ce qui allait leur arriver. La science leur offrait cinquante ans de retard, mais le vieillissement et la mort surgissaient d'un coup. Ces personnes s'accrochaient à tout ce qui pouvait leur permettre de conserver le corps de leurs vingt ans... et la vie.

– Je sais qu'il est là. Ce n'est pas qu'une rumeur. C'est un génie de la science, il travaillait dans les labos... Il connaît sûrement le moyen de bloquer le vieillissement. Je ne demande pas grand-chose, juste quelques années de plus. Quelques mois peut-être. Je ne suis pas prêt.

L'homme avait abandonné la menace pour les supplices. Sa main armée pendait à ses côtés et il avançait vers nous d'un pas traînant. Ses yeux pleuraient, déjà couverts d'un voile, sa voix chevrotait.

J'avais pitié de lui. Mais je ne pouvais pas l'aider.

– Je suis désolée. Il n'y a aucune autre option possible. Vous l'aviez accepté...

– Il y a cinquante ans ! J'avais vingt ans. On ne sait rien quand on a cet âge-là ! Et après on oublie... Vous êtes encore jeunes, vous. Vous croyez sûrement avoir toute la vie devant vous ! Je veux ça aussi. J'y ai droit ! On ne peut pas me l'enlever comme ça, brusquement. Ce n'est pas... juste !

Son ton était passé de la colère à l'incrédulité. Une dent était tombée pendant qu'il prononçait sa phrase. Une grimace de

dégoût tordit le visage d'Emrys. L'homme se rapprochait. Si je ne trouvais pas un moyen de le repousser, il allait bientôt nous toucher. L'idée d'être frôlée par un être en fin de contrat Dorian Gray me révoltait. Emrys se tassa sur elle-même. L'homme n'était plus qu'à un pas. Il tendit le bras. Puis il trébucha. Son pied droit s'était tourné vers l'intérieur, refusant d'avancer. Il baissa la tête, tenta de tirer sa jambe à l'aide de sa main libre. N'y parvenant pas, il lâcha son outil et agrippa le tissu de son pantalon. En vain. Ses genoux s'écrasèrent au sol dans un bruit de fruit trop mûr. Il ouvrit la bouche, mais ne put prononcer un mot : ses autres dents se déchaussèrent d'un coup. La peau de son visage se flétrit autour de l'ouverture de sa bouche, et ses mains soudain tavelées vinrent la tâter. Ses cheveux se détachèrent de son crâne, puis flottèrent dans les airs avant d'atteindre le sol. Son dos se courba, pendant que ses bras retombaient, inutiles. Ses yeux, perdus derrière une fulgurante cataracte, furent les derniers à mourir, fixés dans les miens.

Emrys était tétanisée, ses mains crispées sur la couverture. Ses lents déglutissements n'étaient pas loin du haut-le-cœur. C'est le moment que choisit Lubin pour nous rejoindre.

– Qu'est-ce que... ?

Je me forçai à relever le menton pour le regarder. Mes mots étaient teintés d'une intonation quelque part entre le dégoût et l'horreur.

– Je crois qu'il faut vérifier la fermeture de notre porte.

Il hocha la tête.

– J'ai reçu un message de Jackson. On s'en va.

CHAPITRE 5 : NE JAMAIS SIGNER UN CONTRAT QUE L'ON N'A PAS LU EN ENTIER

–

« Règle 32 : Tous ceux qui décideront de devenir parents devront accepter une mise à jour du contrat. Hommes et femmes seront soumis au même traitement. »

–

J'étais incapable de préparer mon sac une nouvelle fois. Choisir ce qu'il fallait emporter, ce que je devais laisser... Je reposais un objet après l'autre, dépliais mes vêtements pour mieux les examiner, passais d'une pièce à la suivante sans m'arrêter. Lubin avait retiré le corps du salon, mais j'évitais toujours la zone où l'homme était arrivé au terme de son contrat Dorian Gray. Même Emrys, pourtant incapable de gravir les escaliers sans aide, avait demandé à dormir ailleurs. Lubin m'avait surprise en acceptant. Il avait monté sans rechigner couvertures et coussins dans la chambre que nous allions partager.

Je m'étais contentée d'expliquer à Emrys que Jackson était un vieil ami de la famille. Pas question de confier les secrets de Lubin sans sa permission. Et je n'avais pas menti. J'avais juste limité la part de vérité.

Emrys cherchait de la lecture sur les étagères. Mais ce n'était pas un livre qu'elle tenait entre ses mains.

– Lâche ça !

Elle sursauta et le carnet tomba sur le sol. Une page resta pliée. Je me précipitai pour le ramasser, lissant le papier du plat de la main, berçant le carnet comme un oiseau blessé. Sous mes doigts se dessinaient une forêt au bord d'un lac, une enfant courant vers la rive...

– Je ne voulais pas...

Emrys se reprit.

– C'est toi qui as peint ce paysage ?

– Non, ma mère.

Ma gorge était serrée, je me refusais à croiser le regard compatissant d'Emrys.

– Elle a disparu quand j'avais dix ans. On était malades, toutes les deux. J'étais fiévreuse, je toussais. Mais j'avais des médicaments, et je ne comprenais pas pourquoi ma mère ne guérissait pas. Elle était... Elle avait décidé de refuser la prolongation de jeunesse. Elle vieillissait, comme autrefois.

– Mais comment... ? Je n'ai jamais entendu parler d'une personne qui avait pris cette décision. Du moins pas volontairement.

– Il y en a. Mais elles sont rares, les risques sont trop grands. Ah ça, il est super, ce contrat Dorian Gray. Diminuer les dépenses de santé, c'est pas si mal. Tout le monde était d'accord. Tu parles : avoir un corps qui reste bloqué à l'âge de vingt ans pendant cinquante ans, immunisé contre toutes les maladies possibles, toujours en pleine forme, c'était le rêve absolu pour tous ces adultes. Du moins jusqu'au moment où ils vieillissent d'un coup et meurent.

– Comme l'homme dans le salon.

– Ouais, c'est ça. Mais tout le monde n'accepte pas le contrat, certains estiment qu'il est perverti. Certains, comme ma mère... Ceux qui refusent la jeunesse doivent aussi accepter que la société ne paiera pas pour eux s'ils tombent malades. La plupart des médecins s'opposent à les soigner, ils affirment qu'ils ne sont

pas formés pour traiter des corps vieillissants... Et maman... Son état s'était aggravé. Elle ne guérissait pas.

Mes doigts se serraient sur le carnet.

– Je n'oublierai jamais le moment où mon père est venu m'annoncer que ma mère avait disparu. Il y avait tellement de tristesse dans son regard...

Le nœud dans ma gorge prenait maintenant toute la place. Mon chagrin d'enfant gardait la même force. Emrys fit un pas vers moi, mais je me détournai.

– Et ton père, justement ? Il aurait dû être débloqué pour ta naissance, en principe, non ? Enfin, je veux dire, je n'ai jamais vu un parent qui avait toujours l'air d'avoir vingt ans !

– Ça, ça ne te regarde pas !

Emrys s'entêta.

– Il y avait beaucoup de différence d'âge entre tes parents ?

– En apparence, ma mère était la plus âgée. Mais en réalité... il ne reste plus beaucoup de temps à Lubin avant que... Eh merde !

Mon poing heurta le mur. Je me réfugiai dans la salle de bains. J'envoyai voler les serviettes. Le front collé au miroir, un murmure s'échappait de mes lèvres, serrées pour ne pas hurler.

– Merde, merde, merde, merde... Je ne craquerai pas, je ne craquerai pas, je suis plus forte que ça...

Le verre froid m'apaisait. À peine. Une main sur mon bras m'avertit : je n'avais pas entendu la porte s'ouvrir.

– Je suis désolée. Encore...

Emrys toussota nerveusement.

– C'est en train de devenir une habitude. Je sais ce que c'est que de perdre des êtres chers. Ou d'être sur le point de les voir disparaître de sa vie. Je ne voulais pas...

Je pivotai vers elle d'un mouvement brusque, cherchant le réconfort dans son regard.

– Et comment on fait pour y survivre ?

Les lèvres d'Emrys imitèrent un sourire, ne parvinrent qu'à se relever d'un coin.

– On n'y arrive pas.

Je m'écroulai dans ses bras et nous glissâmes toutes les deux au sol, enfermées dans nos chagrins. Emrys m'enlaça et les battements de mon cœur se fondirent dans le rythme du sien.

Des vies entières passèrent avant que le soir ne nous retrouve et que Lubin nous appelle pour le repas. Le dernier que nous devions partager dans cette maison.

CHAPITRE 6 : TANT DE PAS À RATTRAPER

–

« Règle 143 : La science sera toujours prioritaire afin de permettre à chacun de respecter son contrat dans les meilleures conditions possible. »

–

Ce soir-là, nous nous endormîmes en écoutant la guitare de Lubin nous bercer depuis le salon. Je n'avais jamais vu Lubin sans sa guitare. Je fus d'autant plus surprise, au matin, de trouver la guitare abandonnée sur la table basse, la porte ouverte, et le seul bâillement du vent comme dernière trace de Lubin.

Il n'y avait pas de signes de lutte dans la pièce, pas de mot non plus. Seules une patère de travers et une chaussure de marche abandonnée trahissaient un départ précipité. Emrys me suivait pendant que je faisais le tour de la maison en quête d'un indice.

Nous rejoignîmes la cuisine, prîmes des bols... Je ne me souvenais même plus des gestes pour préparer un petit déjeuner. Emrys me réveilla de mon hébètement.

– Et maintenant, on fait quoi ?

– Lubin ne peut pas être parti de son plein gré.

Je plongeai ma tête entre mes mains.

– Je ne sais pas où il est. Je ne sais pas ce que nous devons faire. Il faudrait l'attendre...

– Ou aller à sa recherche.
Emrys se mordillait les lèvres.
– Il y a peut-être des indices dans son bureau. Tu sais comment l'ouvrir ?
– Je n'ai pas la clé. Lubin la porte en permanence sur lui.
– D'accord. Mais avec une bonne hache, ou un truc solide, on devrait en venir à bout et...
– Laisse tomber. Ce n'est pas du bois, c'est un composite quelconque hyperdense. On n'y arrivera pas. Et même... je ne serais pas étonnée qu'il ait installé un système de sécurité pour que tout s'autodétruise si quelqu'un forçait l'entrée... Il était... Il est un peu parano sur le contenu de cette pièce.
– Oh.
Le silence nous tint compagnie un moment. Puis, les mains appuyées sur la table, je me redressai.
– On ne va pas rester ici à attendre indéfiniment. Le mieux, c'est de rejoindre Jackson. J'ignore pourquoi nous devons lui rendre visite, mais si quelqu'un sait ce qui est arrivé à Lubin, ou comment l'aider, ce doit être lui.
– C'est un ami de ton père, c'est ça ?
J'acquiesçai.
– Ce sont d'anciens collègues, ils sont très proches l'un de l'autre.
– Dans ce cas, tu as raison. Inutile de s'attarder ici. Tu veux que je vienne avec toi ? Je sais que je vais te ralentir, mais... je n'ai pas vraiment d'endroit où aller.
Emrys avait baissé la tête. Je n'osai pas lui dire que sa proposition me rassurait. Affronter l'extérieur toute seule était loin de m'enchanter.
Nous avons un nouveau but. Le refuge de Jackson était à plusieurs jours de marche. Mais c'était mieux que de rester là à attendre la prochaine disparition.

Je me précipitai dans l'escalier, criant d'en haut à Emrys que je lui lançais son sac à dos. Sur une impulsion, j'emportai le carnet de ma mère, resté sur ma table de nuit depuis la veille. Avant de le glisser dans mon sac, j'en arrachai une page pour la glisser sous la porte de l'ancre de Lubin. « Je suis le plan prévu. Rattrape-nous si tu peux. » Lubin serait fier de moi. Le mot ne comportait rien qui pourrait guider nos ennemis.
Revenue dans le salon, j'attrapai sa guitare et la coinçai de travers par-dessus le sac. Emrys sourit en détaillant mon harnachement.
– Tu tiens vraiment à emporter cette guitare ?
– Lubin m'en voudra si quelqu'un l'abîme.
C'était surtout un objet qui me liait à lui.
Dans l'entrée, il y avait un sac de vivres déjà prêt pour le voyage. Une précaution de Lubin, en cas d'évacuation rapide.
– On portera le sac à tour de rôle. Je prends le premier tour, tu dois encore faire attention à ta cicatrice.
– Mais tu ne peux pas... Avec la guitare, je veux dire.
– Rien de plus simple, je le placerai devant moi. Sur mon ventre.
Emrys soupesa le contenu.
– Il va te déséquilibrer.
Mon ton monta dans les aigus.
– On n'a pas vraiment le choix. Nos sacs sont déjà pleins à craquer. On doit emporter de quoi manger !
– Mais peut-être que nous n'avons pas besoin d'autant de nourriture. Je veux dire... Maintenant que... nous ne sommes plus que deux.
Emrys termina sa phrase sur un murmure. Ce qui me facilita la tâche pour l'ignorer. Je me promis que nous serions bientôt trois de nouveau.
J'enfilai les bretelles du sac par-dessus les autres, vacillant à peine sous le poids supplémentaire. Puis je levai le menton vers

la sortie... Lubin m'avait tellement répété de ne pas sortir sans lui. Mais Lubin n'était plus là.

Des pas rapides sur le bois, puis sur le sable, me rattrapèrent. Le souffle heurté d'Emrys me poursuivait. Je n'avais qu'à balancer un peu plus le bras en arrière pour vérifier sa présence, juste un battement de cœur derrière moi. J'y puisais le courage de m'éloigner, une enjambée après l'autre, de ce qui avait été mon seul refuge depuis des mois. Depuis que des scientifiques nettement moins avenants que Lubin avaient décidé que je vivrais d'une manière plus intéressante sous leurs microscopes. Cette expérience aurait dû me traumatiser. Elle avait précipité notre fuite. Quand nous étions partis, je n'étais qu'une chose chétive qui ne croyait même plus en son ombre. Mais ce matin-là, chaque pas me projetait en avant. Pour la première fois depuis longtemps, trop longtemps, je reprenais l'initiative.

J'inspirai profondément. L'air charriait des effluves salés, le sable crissait sous mes baskets usées, dérapant parfois sous ma semelle. Il n'y avait pas de route face à nous. Même les promenades de Lubin n'avaient pas tracé de sentier : il empruntait chaque jour une direction différente. Cet espace grand ouvert était plus une promesse de liberté que de danger. Au moins pour quelques instants. Le temps pour Emrys de m'interroger.

– Tu sais où on va ?

– Vers l'infini et au-delà !

Lubin et Jackson répétaient toujours ce mantra avec un sourire qui les rajeunissait. J'avais souvent voulu le leur emprunter. Emrys ne partageait pas mon enthousiasme. Elle se plaça devant moi pour m'obliger à ralentir.

– Je suis sérieuse, Morane. As-tu la moindre idée de la direction à suivre ? Nous ne pouvons pas errer à l'aventure, juste pour le plaisir.

Je l'interrompis, les mâchoires contractées.

– Je le sais, qu'est-ce que tu crois ? Mais tu dois me faire confiance. Quelques jours de trajet nous attendent, et je connais tous les refuges où s'arrêter.

Je fermai les yeux. Puis je m'envolai en courant, les bras ouverts pour embrasser l'espace.

Au bout de quelques mètres, le poids des sacs me ralentit avant de me projeter sur le ventre, les bras toujours écartés, le choc amorti par la nourriture. Les arêtes des boîtes de conserve écrasaient mes côtes. Je respirais pourtant avec plus de liberté que depuis des semaines.

Emrys s'accroupit à un pas de moi.

– On ne va pas aller bien loin si tu t'arrêtes tout le temps.

– C'est pour te laisser l'occasion de me rattraper, mon enfant. Si tu en as envie, bien sûr.

– Je le crains, dit-elle en tendant la main pour me relever, avant de grimacer sous mon poids.

– Tu n'aurais pas dû. Ta cicatrice te fait mal ? Montre voir...

– Ma cicatrice va très bien. Je n'aime pas lambiner, c'est tout. Allons-y. Indique-moi le chemin, puisque tu le connais si bien.

Emrys ajusta brusquement les bretelles de son sac à dos et s'écarta, les yeux surveillant l'horizon immobile. Il ne nous restait plus qu'à reprendre notre route.

CHAPITRE 7 : TROUVER DE L'EAU

-

« Règle 112 : Le contrat vise à réduire les frais de santé pour tous les citoyens. Mais ils seront aussi attentifs à préserver leur environnement, notamment en utilisant des véhicules économes en énergie. »

-

Quelques plaques de tôle assemblées, camouflées sous des branches qui auraient pu être disposés là par hasard. Ce fut le premier abri que nous atteignîmes, la nuit ayant remporté la course et s'étant arrêtée bien avant nous. Nous y tenions à peine à deux, les sacs repoussés dans le fond, à côté du creux laissé par les loutres que nous avions chassées. Si Lubin avait été du voyage, il aurait dormi dehors pour guetter les intrus. La nuit était douce, comme il l'avait escompté. Emrys bavardait pour tromper notre angoisse.

Nous nous étions écroulées sous le toit de métal. Depuis je cherchais la force de préparer un repas, de vérifier l'état de la cicatrice d'Emrys, d'étendre un semblant de couchage. Je restais allongée, tournant le dos à Emrys. Mes dents et le reste de mon corps grinçaient d'une frustration que je ne m'expliquais pas. Je voulais qu'Emrys se taise et je redoutais le silence. Ses phrases s'espaçaient de plus en plus, pendant que je me mordais les lèvres. Les mots que je refoulais finirent pourtant par s'inviter.

– Il n'est pas là. Il n'est pas venu ici. Il... Je ne sais même pas pourquoi on suit ce chemin.

Comme Emrys se taisait, je pivotai pour lui faire face.

– On aurait dû rester là-bas, dans la maison. Dehors... c'est dangereux.

Emrys se perdait dans l'obscurité, ses courts cheveux sombres se fondaient dans la pénombre.

– Nous n'avions pas d'autre piste. Et nous avons besoin d'aide. Que voulais-tu que nous fassions, seules, dans cette maison ? Nous devons trouver un moyen de secourir Lubin, c'est pour cette raison que nous sommes parties, tu te souviens ?

– Je sais, mais... Si je me perds ? Si nous errons pendant des jours, juste pour nous jeter dans les bras d'une bande de bientôt-morts ? Lubin m'a toujours strictement interdit de sortir une fois la nuit tombée, pour éviter de les rencontrer. Il n'a pas eu besoin d'insister beaucoup : ces types en fin de contrat m'ont toujours effrayée. Ils n'ont plus rien à risquer, ils ne s'embarassent plus de morale.

Emrys prit ma main dans la sienne.

– Ces bandes tournent surtout dans les villes. Ils ne s'amuseraient pas autant à la campagne. Qu'est-ce qui pourrait les attirer, ici ? OK, apparemment, ton père était... est un grand manitou de la science ou je ne sais quoi, et certains veulent le rencontrer. Mais sinon, pourquoi des gens qui arrivent au bout de leurs cinquante années de jeunesse supplémentaires iraient se perdre en pleine nature ? S'ils veulent briser des choses et blesser d'autres personnes pour montrer qu'ils ne sont pas d'accord avec le fait de mourir, ils auront nettement plus d'écho dans les villes. Ici, on est tranquilles.

Je n'étais pas convaincue. Elle accentua la pression sur mes doigts.

– J'ai un mantra : c'est toujours mieux d'avancer que de laisser le temps nous grignoter sur place. Tu as bien trouvé cet abri, non ?

Le sourire dans la voix d'Emrys ne suffisait pas à retenir mes geignements.

– C'est juste un coup de chance. On n'en aura peut-être pas autant demain. Et puis...

– Au pire, nous dormirons dehors. J'en ai vu d'autres avant de te rencontrer. On ne meurt pas d'une nuit à la belle étoile.

Je tressaillis, alors que la chaleur du corps d'Emrys se rapprochait.

– Par contre, on peut mourir de faim. C'est toi qui as l'ouvre-boîtes. Et si tu ne te décides pas à préparer à manger, je serai obligée de te frapper avec une conserve jusqu'à ce que tu implores ma pitié.

La nuit rendait toutes les boîtes semblables. Une conserve de raviolis gluants, la sauce froide s'accrochant aux couverts, et une deuxième, sirupeuse de jus de pêche, furent tirées du sac. Nous les partageâmes, économisant nos réserves. Je m'allongeai dès la dernière bouchée avalée. Il n'y avait plus assez de lumière pour s'occuper autrement. Je devrais attendre le matin pour vérifier la cicatrice d'Emrys.

Notre repaire était tellement étroit que sa respiration jouait avec mes cheveux. Ce souffle léger, répété, me rassurait. Le sommeil s'invita bientôt, et notre première nuit à l'extérieur passa sans alarme.

Le réveil fut moins agréable. Mes muscles étaient très douloureux, les sacs semblaient avoir pris du poids pendant que je dormais. Du sang perlait sous le bandage d'Emrys. Elle avait cru pouvoir me le cacher. En vain.

Je soulevai doucement les bandes de tissu blanc qui entouraient son ventre. La plaie était presque cicatrisée. Les frottements de la marche avaient arraché quelques croûtes, la peau rougissait tout autour, mais je ne distinguais rien d'inquiétant.

– C'est bon, tu es rassurée ? Je t'avais dit que ce n'était rien.

– Peut-être. Mais il vaut mieux être prudentes. Dehors, avec le sable et l'humidité, ça pourrait vite s'infecter et...

– Et ce n'est pourtant pas arrivé. On prend le petit déj et on repart ? J'aimerais bien me poser avant la nuit, cette fois !

L'impatience d'Emrys ne m'empêcha pas de dérouler une nouvelle bande, puis de la serrer de mon mieux. Notre petit déjeuner, à base de fruits séchés et d'eau de la veille, n'était pas des plus appétissants. Nous devions absolument trouver une source pendant la journée. Et je n'osais pas lui dire que j'avais complètement oublié où les chercher.

J'avais beau scruter l'horizon, je n'y voyais que du sable et des oyats. Je suivais le sentier en espérant que les vents n'avaient pas trop déplacé les dunes, qu'il n'y avait pas d'autre chemin à croiser. Le premier refuge avait été facile à trouver, mais ma confiance s'émoussait pour les suivants.

Quand nous nous assîmes, le dos contre quelques rochers pour protéger notre repas de midi, j'avais égaré toutes mes certitudes. Emrys vida la dernière goutte d'eau, m'interrogea sur le prochain endroit où nous pourrions remplir nos gourdes... Je devais le lui dire. J'ouvris la bouche, mais mes mots furent couverts par un grondement d'engins. Nous nous fixâmes, avant de rassembler rapidement nos possessions. Dans le vent qui soufflait, il était difficile de déterminer avec précision la distance nous séparant des véhicules. Je reconnaissais le bruit de moteurs solaires, poussés à l'extrême pour augmenter leur puissance. Ceux qui utilisaient ce type de procédé, qui ne res-

pectaient déjà pas les lois les plus simples, étaient rarement des citoyens bien tranquilles.

Nous n'avions pas d'autre cachette que quelques tiges d'oyats qui se balançaient, créant des écrans végétaux.

Nous courûmes, pliées en deux. Nous nous étions écartées du chemin principal, mais serait-ce assez ? Quelqu'un verrait-il nos pas dans le sable, le sol tassé là où nous nous étions posées, les quelques gouttes maculant encore le sentier ?... Nous nous couchâmes, presque invisibles de la route. Presque seulement.

J'agrippai la main d'Emrys. Je ne la regardais pas, concentrée sur les motos qui rejoignaient le lieu de notre pique-nique. Mes doigts se crispèrent quand le premier motard s'arrêta, juste là où j'avais été assise quelques minutes plus tôt. Quatre autres personnes stoppèrent à sa hauteur. Il ôta son casque, libérant une masse de cheveux blonds. Il parlait, mais le vent n'apportait que des syllabes étirées et dépourvues de sens. Ses grands gestes du bras, pointant dans différentes directions, étaient plus faciles à interpréter.

Les motards se répartirent, chacun quadrillant un secteur. Aucun ne se dirigeait vers notre repaire, et je croisai les doigts de ma main vacante. À ce moment, le garçon blond leva la tête, comme pour me fixer, et marcha vers nous.

Nous nous aplatîmes encore plus sur le sol. Ma carapace de sacs m'épaississait, mais il était trop tard pour m'en débarrasser. Si je ne remuais pas le moindre orteil, si je retenais ma respiration suffisamment longtemps, peut-être qu'il ne nous remarquerait pas. Mes pieds se pliaient dans mes baskets, résolus à prendre la fuite. Mon instinct me dictait de reculer, tandis que mon corps cherchait à se fondre dans le décor. Un chuchotis d'Emrys, directement dans mon oreille :

– Il faut partir, avant qu'il soit sur nous.

Elle insista.

– Morane ?

– Ils sont en moto, ils auront vite fait de nous rattraper.

– Pas dans le sable, ils déraperont avant de nous rejoindre.

Je secouai la tête, il fallait attendre. Encore. Encore un peu. Le sable me fouettait, s’immisçant dans mon nez, dans mes oreilles. Il jouait avec les tiges d’oyats. Le garçon scrutait chaque mouvement de végétaux. Des appels retentirent derrière lui, il allait faire demi-tour. Ses amis n’avaient rien trouvé. Ils n’étaient que des silhouettes qui agitaient les bras. Ma salive était bloquée quelque part dans ma gorge, mon cœur emplissait toute ma poitrine. La main d’Emrys écrasait la mienne. Le garçon fit un pas en direction du chemin qui l’éloignait de nous.

Et Emrys éternua.

Il revint vers nous, accélérant. Emrys, déjà accroupie, tirait sur mon bras pour me forcer à me redresser. Je voulais juste m’enfoncer dans la terre et y disparaître. Mais mon épaule m’élançait et le garçon se rapprochait. Je commençai à courir, ma main toujours dans celle d’Emrys. Je patinais dans le sable, les sacs rebondissaient sur mon torse et dans mon dos. Toutes les directions se confondaient. Des cris derrière moi me cherchaient. Je lâchai Emrys, ignorant ses yeux affolés, me délestant des conserves qui me ralentissaient trop. Un obstacle peut-être pour mon poursuivant.

Mes poursuivants.

Je les aperçus par-dessus mon épaule. Je ne pourrais pas les semer, peut-être les épuiser. Puis un cri me fit trébucher. Mon genou se tordit, en même temps que mon cou, pour regarder vers l’arrière. Emrys n’était plus à ma hauteur, elle était tombée et le garçon blond la surplombait. La main sur elle pour mieux l’immobiliser, il me fixait. Je pouvais encore m’enfuir. Devant moi, il n’y avait personne. Les autres les atteignaient seulement. Je n’avais que quelques secondes pour me décider. Quelques

dixièmes de seconde. Emrys n’était qu’une vague connaissance, Lubin ne l’avait jamais appréciée, elle me ralentissait, elle tremblait, son corps ramassé, compacté, secoué par les sanglots.

Je revins sur mes pas, tentant d’ignorer le sourire qui étirait les lèvres du motard.